

CONCOURS DE NOUVELLES 2023

LIVRET DES NOUVELLES PRIMÉES

SUR LE THÈME

Racine

1ER PRIX

GRAMMARIA :
CHRONIQUE DU LEXÈME À LA DÉRIVE

ÉLÉONORE GAUDRY

Grammaria est un territoire linguistique où les monèmes cohabitent depuis deux millions d'années environ. Mais voilà plusieurs décennies que depuis l'éruption de la damasite, une épidémie s'attaquant à la racine des mots, le monde est sans dessous ni dessus.

Un véritable chaos cent mots (et plus).

~

Grammaria, 3 juin 2320.

Les autorités ont de nouveau renforcé leur politique de protection de la langue pour raffermir la lutte contre la damasite coriace qui ne démord pas du langage. Après avoir tenté à de multiples reprises de le désinfecter des néoparasites – symptôme de la damasite, c'est la nouvelle appellation de l'ancien *néologisme*, fée-monème que les conservateurs et conservatrices du langage haïssent – en imposant des cours d'ancien français du XXI^e siècle ; suite à la vaine tentative de limiter la profusion de ces néoparasites en taxant les monèmes qui en prendraient la forme ; il s'agit aujourd'hui de confiner les mots, de restreindre leur circulation dans l'espace public : moins de mots, moins de néoparasites, implacable logique semble-t-il. Le dernier recours sera la lobotomisation par la diffusion audiovisuelle continue de la dernière édition du *Dictionnaire* de l'académence – anciennement *Académie française* –, parue lorsque la damasite n'était encore qu'une fabulation dystopique. Mais on ne veut pas en arriver là, ont annoncé les autorités avec gravité.

~

Grammaria, 4 juin 2320.

Le confinement des mots est un véritable mal. Vendue comme l'avant-dernière mesure contre la damasite – les autorités n'appliqueront jamais leur ultime menace qui déclencherait une guerre syntaxique –, elle est plutôt synonyme de vomissements. Sous les palais buccaux, les langues n'ont jamais été aussi actives, les mots s'entassent dans les bouches à tel point qu'elles ne sont plus capables de les retenir, finissant par s'ouvrir en grand, dégueulant grassement des milliards de néoparasites fourmillant de partout pour atteindre d'autres bouches et les contaminer, elles aussi : *lexicide, disculpter, président, véhic'hurler, gourouverneur, gazeau...*

Convaincues que leur stratégie endiguera la situation sanitaire, les autorités ont en réalité participé à la propagation encore plus inquiétante de la damasite, engendrant malgré elles un trouble bien plus profond qu'auparavant.

~

Grammaria, 12 juin 2320.

Les villes dégoulinant de néoparasites, seulement quelques jours ont suffi pour que les violences grammaticales explosent. Les terroristes du lexique se font les antonymes des autoritaires, alors que les conjonctions de subordination et de coordination sont bien trop affaiblies pour prendre part aux altercations.

Nouvelles-aux dans le syntagme, les terroristes du lexique – ou lexicalistes – luttent contre l’endiguement de la damasite, qu’iels considèrent tout-à-fait naturelle dans un contexte évolutif. Leur pensée reposant sur le simple principe de la compréhension, si un monème est utilisé et est intelligible, néoparasite ou pas, sa place est garantie au sein du lexique.

A l’opposé, les autoritaires placent leur combat dans la protection et la réhabilitation des lexèmes d’origine ; en somme, contre ce qu’iels nomment *la destruction des racines de la langue*.

Les deux parties se livrent donc à un hiatus des plus irritants, qui ne saurait prendre fin sans un accord en genre et en nombre entre celles-ci.

~

Grammaria, 24 septembre 2320.

Trois mois plus tard, la querelle est tout aussi vive. Autoritaires et lexicalistes livrent le même combat, et le lendemain tant espéré de la guerre des mots se dissout. Les rues sont constamment dominées par les terroristes du lexique qui crient, chantent, scandent et taguent pour s’imposer. Quant à elleux, les autoritaires se relaient afin de s’adonner à des rît’unions, sortes d’offices presque religieux lors desquels un-e représentante démocratiquement désigné-e récite, main gauche sur la première édition du Dictionnaire de l’académence datant de 1694, les règles figurant sur la préface de l’ultime édition de l’ouvrage.

Sérieuses, ayant même une aura sectaire, ces rît’unions amusent le parti lexicaliste qui, en plus de les trouver ridicules, pointe leur défense non assumée des néoparasites : *autoritaires, rît’unions, néoparasites, lexicalistes* ou bien *lexicides*... Ces mots qui grouillent en permanence dans leurs déjections syntaxiques sont, paradoxalement, tout ce que les autoritaires combattent.

Comme parade contre cette offensante vérité, c’est leur sacro-saint Dictionnaire qu’elles brandissent : le langage devient, littéralement, une arme.

~

Grammaria, 27 septembre 2320.

Scandale sur le territoire de Grammaria. Des lexicalistes infiltrés chez leurs antonymes ont prouvé une incohérence de leur part, aussi flagrante que honteuse. En effet, au sein même de leur groupe réactionnaire, naissent de microbatailles sémantiques. D'un individu à l'autre, les définitions initiales revendiquées varient, créant un épais brouillard sémasiologique. Pour remplacer les néoparasites, certaines se battent pour qu'à la *guérisson* se substitue l'expression *guérisson de la raison*, dans le sens de se délivrer de la déraison. Or, d'autres estiment que le sens premier de guérisson, action de protéger, est incompatible avec ce choix. Idem pour le produit damasital *amanter*, aimer dans un cadre extra conjugal. On exige d'une part que la locution être *l'amant-e* le remplace, mais en face, on s'y oppose catégoriquement : les racines d'*amant-e* signifient tantôt l'individu qui aime et est aimé en retour, tantôt celui avec lequel seules des relations physiques sont entretenues. Les un-es affirmant A, les autres réfutant C pour prétendre B, chacune est une menteuse pour l'autre, et le conflit ne s'apaise.

Aussi, les lexicalistes ont accusé les autoritaires, propagateurices d'intox, d'être d'incontestables véricides. A l'issue d'une rît'union, un des gourouverneurs a repris les propos d'un académent du XXIe siècle. Il a oui la désuétude du mot compersion, la réjouissance de la joie d'autrui, avant de proposer sa réintégration dans le nouveau Dictionnaire. Mais les lexicistes ont démontré que ce terme, en plus d'être né après la naissance même de l'académent, découle en fait de l'anglais, et désigne plus exactement la réjouissance du plaisir sexuel d'autrui. Avec quelques recherches, la réponse apparaît si claire et limpide qu'il est désormais difficile de croire moins en la volonté véricidaire des autorités qu'en leur honnêteté.

Pour autant, malgré ces polémiques, de plus en plus de personnes rejoignent la classe autoritaire, paniquées à l'idée que la langue ne puisse jamais se remettre de la damasite ravageuse, grignotant ses racines un peu plus chaque jour.

~

Grammaria, 4 octobre 2320.

A la chasse aux véricides, noyau du projet lexicaliste, les terroristes du lexique ne reviennent jamais bredouilles.

Des lexicides ont de nouveau pris le risque des révélations accusatrices, ravivant presque le fameux média à part du XXIe siècle. Depuis la contagion massive du virus lexical, les autorités jurent ne pas soutenir les néoparasites, d'en être plutôt de malheureuses malades. Ayant déjà brièvement prouvé le contraire, les terroristes du lexique étoffent leur discours. Appelant à la barre les âmes de Rabelais, Colette, Rimbaud ou encore Yourcenar, précieuses à l'académence, iels réveillent les mémoires : génie, aimeuse,

abracadabrantésque, s'ensuisser... Tant de mots du vocabulaire courant qui ont pourtant été créés par ces autrices et auteurs tant adulés. Des néoparasites incognito, usités sans parcimonie, mais face auxquels les autorités restent muettes. Ignorance ou déni, intention ou maladresse, la réponse émerge d'une part tandis que la défense se montre fragile de l'autre, à moins que ce ne soit une énième marque de mépris.

~

Grammaria, 2 décembre 2320.

Ce jour, coup d'état ou presque. La rupture grammaticale est irrévocable : cette nuit, les autorités se sont emparées du flambeau lexical et sont en marche. Sous combinaisons et masqués, CR-Hess, Brave-Aime et Gens-d'Arme sont appelés à gazer à coup de bombes lacrymonèmes quiconque participe à la propagation des néoparasites – ceux qui en ont seulement l'air aussi, on n'est jamais trop prudente.

Alors que les gourouverneur-euses actent la dissolution des lexicistes, on réhabilite tout aussitôt l'académence, rebaptisée sous son nom d'origine, et l'on entame d'emblée l'écriture de la dixième édition de son Dictionnaire.

Chaque seconde est désormais sonnée par un boum retentissant, traduisant une attaque anti-lexicaliste ou anti-néoparasite – parfois même les deux. Toutes les deux minutes, une porte de maison ou d'appartement est défoncée, à la recherche de lexicides en fuite, ou simplement cachés. Il paraît qu'on leur coupe les mains et la langue, et qu'on les envoie ensuite dans des centres de *réenracinement* à la langue, maisons de soins pour les malades sévères de la damasite – sachant que toute personne qui en est atteinte est un cas sévère.

Boum. Une lexicaliste vient encore de tomber.

Le chaos est insoutenable.

Dans les centres, les individus s'entassent par centaines.

Chaque terroriste du langage sent dans son cou le souffle glacé des fantômes *académents d'académiciens*.

Boum. Boum. Non, le bruit vient de ma porte d'entrée.

~

On ignore finalement le fin mot de cette histoire. Seuls quelques feuillets ont été retrouvés, parmi lesquels cette chronique, ornée d'encre coagulée et de cadavres de lettres. Mille questions peuvent être posées : comment un tel trouble a-t-il pu naître ? s'est-il rétabli ? d'où vient cette

damasite ? quels dégâts a-t-elle réellement engendrés ?...

A l'heure actuelle, on possède un maigre indice qui pourrait être la clé de ce mystère. Pour l'étudier, il suffit de remonter jusqu'au XXI^e siècle, en 2021, lorsqu'un mot est entré pour la première fois dans un dictionnaire :

« iel. »

2ÈME PRIX

LA CLÉ
AMÉLIE SUDROT

- Mince !

Daniel, debout près du portail qui sépare le jardin de la rue, fixe le sol. Le soleil tape dans son dos et son ombre noircit l'herbe.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Denise, sa femme, pose son magazine en V sur ses genoux et se redresse péniblement sur le transat.

- Rien, rien, j'ai fait tomber la clé de la boîte aux lettres.

Denise hausse les épaules et retourne à sa lecture. Il tire le haut de son pantalon pour s'agenouiller, guettant le brillant longiligne de la clé ou de celui, arqué, de l'anneau la reliant au rectangle de mousse portant le nom du laboratoire où il travaille. Un reste d'humidité de l'arrosage automatique de la veille provoque deux ronds à l'emplacement de ses genoux. Il caresse le gazon, comme il flatterait le dos d'un chien, surprend soudain entre les brins d'herbe une légère modulation sous ses doigts, un creux. En regardant de plus près, il découvre un trou de la taille d'une grosse pièce de monnaie, camouflé par la densité plane de la pelouse.

- Ça alors, quel coup du sort ! C'est pas banal ! lance-t-il en crochétant ses mains sur ses hanches.

- Qu'est-ce que tu dis encore ? dit Denise, la voix agacée camouflée par le papier.

- La clé, elle est tombée dans un trou.

- Un trou ? Un trou de quoi ? De taupe ?

Elle abaisse violemment le magazine, faisant voler un instant une mèche de ses cheveux. Daniel enfonce ses doigts dans la terre qui s'accroche aussitôt sous ses ongles mais ne perçoit ni la clé, ni le fond. Il se dirige vers son cabanon. Les chats du quartier ont pris l'habitude de se glisser à l'intérieur et de l'utiliser comme litière. L'odeur d'urine l'imprègne tellement que maintenant Daniel n'y va plus pour bricoler et qu'il attrape juste ce qu'il lui faut en retenant sa respiration. La mini-pelle ne se trouve pas à sa place, avec la fourche et la pelle, accrochées sur le support qu'il a vissé sur le contreplaqué. Il la repère sous la table, s'agace de ce manquement.

Il enfouit la lame dans le sol et retire une pelletée puis une autre, la clé reste introuvable. Il s'échauffe, sa voix devient plus grave.

- C'est pas possible ça !

Il redresse la tête et réalise qu'un jeune couple passe en l'observant. Il esquisse un sourire de politesse qui s'efface en même temps que son mouvement de tête le ramène au trou et qu'il enfonce de nouveau l'outil.

- Elle doit bien être quelque part cette satanée clé, elle n'est tout de même pas partie de l'autre côté de la Terre !

Sa femme s'approche, ne dit rien. Daniel s'immobilise pour regarder ce qu'il a creusé, l'équivalent d'une boîte à chaussures.

- Laisse tomber va, tu vas t'esquinter le dos. Tu continueras demain, arrête pour ce soir !

- Est-ce que tu as une explication à me donner ?

Et juste après avoir dit ça, comme pour se retenir de dire autre chose de plus

désagréable, il fixe la boîte aux lettres. Il ne sait même pas s'il possède un double quelque part. Il se tourne vers Denise, se résigne en silence, abandonne la mini-pelle près du trou. Il la rangera après le repas. L'un derrière l'autre, ils regagnent la maison. Daniel réalise que le vent s'est levé, fraîchissant l'air. Il va finalement sûrement pleuvoir ce soir. Il aime en général cet instant, entre le jour et la nuit, synonyme de calme qui s'installe et de satisfaction des tâches réalisées. Pourtant, alors qu'il s'apprête à passer le palier, il ne se sent pas tranquille, gagné par l'inquiétude d'un problème naissant qu'il ne saurait résoudre. Le couple mange dans le salon face à la télévision allumée. Vers dix heures, la fatigue le gagne devant un documentaire sur les animaux de la forêt, il embrasse sa femme avant de monter se coucher, n'était pas concentré de toute façon. Il étend ses jambes avec délivrance sous la couette, comme s'il les avait gardées pliées toute la journée et en redécouvrait la grandeur, éteint la lampe de chevet de son côté, dépose ses mains sur son ventre. Il dort sur le dos, si paisiblement parfois que Denise se met parfois à le secouer brusquement, par crainte qu'il ne soit mort. Il ne s'endort pas, se tourne, fixe la fenêtre au volet baissé qui donne sur le jardin, puis sur la rue, sur d'autres pavillons, sur d'autres rues jusqu'à la forêt avant l'autoroute qui l'amènera demain dans la grande ville, au laboratoire où il va reprendre sa semaine de travail. C'est comme ça, il faut bien gagner sa vie. Il est pour une fois surpris par ces mots, en découvre un sens nouveau, gagner sa vie, la mériter. Lorsque Denise rentre dans la pièce, il ferme les yeux, par réflexe, ne veut pas être surpris, surpris à quoi ? Il ne le sait pas. Il sent son poids marquer le matelas. Elle s'endort vite. Il l'entend à sa respiration, presque ronflante. Lui se tourne, se retourne. Il respire mal, la pièce lui semble s'être vidée de son air. Une voiture approche, s'arrête. Une portière claque, une seconde puis une troisième. Il a remarqué cela déjà, souvent les portières des voitures claquent par trois. Il pense à la clé, comment ouvrir sa boîte aux lettres maintenant ? Et si un courrier important arrivait demain ? Il se lève. Malgré la courte distance qui le sépare de la fenêtre, il se tortille pour éviter le contact du sol, par peur de marcher sur quelque chose de sale, un morceau de nourriture, ou pire un insecte. L'autre jour, il a découvert un cadavre de coccinelle aplati sur le tapis de la salle de bain. Il glisse un œil entre les volets et cela forme des pointillés sur son visage. La voiture stationne, immobile, brillante. Du regard, il fait le tour du terrain, de son jardin, cherche le trou, aperçoit le reflet métallique de l'outil qu'il a oublié de ranger après le dîner. Cela lui arrive de plus en plus souvent, d'oublier de remettre de l'ordre, de manquer de volonté, même pour remettre à sa place une satanée pelle. Et surtout il constate qu'il n'a pas refermé la porte de l'abri, quelqu'un pourrait y pénétrer, lui voler du métal pour le faire fondre et le vendre au marché noir, il a entendu parler de ce genre de trafic au journal télévisé. Il attrape son cardigan prêt sur la chaise pour le lendemain, glisse ses pieds dans ses chaussons et descend à tâtons l'escalier, les bouts des doigts suivant le mur. Lorsqu'il allume la lumière du perron, il ne reconnaît pas exactement l'espace devant lui. Les massifs de

bégonias le long de l'allée forment d'épais nuages noirs tombés du ciel et son araucaria, pâli par quelques éclats de lune semble maintenir au bout de ses branches de grosses araignées entortillées. Daniel suit lentement l'allée jusqu'au niveau du trou avant de descendre sur le gazon qui se froisse en un bruit de sac plastique. Il s'accroupit, empoigne l'outil, étrangement plus léger dans le noir que ce qu'il aurait envisagé. Et alors qu'il se redresse, il distingue le petit paquet de terre noire qu'il a retirée. Il n'a même pas pensé à vérifier ce tas. Il a pu passer à côté de la clé, le bruit aura été étouffé par la mousse du logo. Il y plonge les mains.

C'est doux comme de la farine. Rien. Il se laisse tomber sur le côté. Le chien des voisins aboie et quand il se tait Daniel entend un léger bruit, un crissement doux semblable au grignotement d'une petite bête, là sous le sol. Il retient sa respiration, rapproche son oreille du trou. Une taupe ? Il s'agit forcément d'une taupe qui s'est emparée de la clé pour disparaître dans sa galerie. Denise avait raison. Cela signifie qu'elle se trouve toujours là-dessous, quelque part, à arpenter son jardin. Il plante la pelle dans le sol mais la quantité retirée lui paraît ridicule et il lâche l'outil, empoignant à même les mains la terre afin d'aller plus vite, avant que l'animal ne s'échappe. Il repousse la motte le long de ses cuisses, sur son pyjama, dans ses chaussons. Le sol est de plus en plus dur à creuser. Il s'érafle la peau sur les gravillons, petites taches blanches mêlées à l'abîme qui s'étend devant lui. De l'avant-bras, il essuie la sueur sur son front, va saisir le tuyau d'arrosage qu'il ouvre dans le fond du trou. Plus il se tient là dans son jardin plus il reconquiert ce lieu qu'il a lui-même créé. Il va ensuite chercher la grande pelle dans l'abri, levant bien les jambes pour ne pas trébucher. Il tâtonne pour ouvrir un tiroir, s'empare d'un cylindre froid, une lampe de poche, se félicitant d'en avoir laissé une là. Il la dépose sur l'allée, formant un halo tordu sur la terre dispersée. D'un pied, il appuie sur la tranche de l'outil, le remplit trop, doit se pencher en arrière pour balancer le contenu aggloméré plus loin à gauche, contre le portail. Il pense à la taupe, l'imagine arpenter des dizaines de couloirs souterrains, finissant par fragiliser et engloutir son terrain, sa maison, tout ce qu'il a bâti de ses mains, avec ses économies. Il ne peut pas laisser faire ça, il doit s'en débarrasser maintenant, remettre de l'ordre. Sous ses pieds déjà, il lui semble que le sol s'effondre. À quelle vitesse peut bien gratter cette bestiole ? Il descend dans le fond, là où des racines, émergeant de tous côtés, ressemblent aux doigts filamenteux de quelques créatures prises au piège sous terre. Il secoue la tête pour en évacuer l'image. La transpiration lui coule dans le dos jusqu'aux fesses. Le bois du manche lui écrase les os de la main. Il s'arrête un instant pour examiner son trou, rendre son travail concret, en estimer les dimensions, il dirait un mètre de large sur un mètre de profondeur. Il reprend son souffle, percevant désormais uniquement le grésillement du lampadaire. D'épaisses gouttes fraîches atterrissent soudain sur le haut de son crâne. Il doit reprendre avant la pluie, bute contre quelque chose de dur duquel s'échappe un bruit métallique, s'accroupit, dépoussière délicatement à la manière d'un archéologue, et découvre un tuyau. Peut-être n'y a-t-il

jamais eu de taupe finalement. Encore une idée de sa femme. La clé a simplement atterri dans un tuyau. L'angoisse lui envoie un grand froid entre le crâne et les cheveux. Et si elle bouchait les canalisations ? Il risquerait de se produire un afflux de pression et l'eau inonderait l'habitation. Il se met à pleuvoir franchement. Il suit le tuyau en grattant tout autour, la matière s'affaisse, la pluie lui brouille les yeux, lui pèse sur les cils. Alors Daniel regarde le bord du fossé, y accroche les doigts qui blanchissent dans le halo de la lampe, et en grognant essaie de se sortir de l'excavation, enfonçant ses pieds dans le mur spongieux. Il ne trouve pas la force qu'il pensait avoir, ses bras sont endoloris par l'effort, la terre se colle à la sueur et à la pluie qui marquent son visage. Il va mourir enseveli, c'est pas vrai répète-t-il, commençant à pleurer des larmes de frustration et de peur, des pleurs d'enfant, et dont les gouttes, indifférenciées de celles qui tombent du ciel, se constatent uniquement par les grimaces exprimées sur sa figure. Il s'assoit au bord du tuyau, retourne ses chaussons remplis et les dispose dans un coin, de la même façon qu'il les poserait au bord du lit avant de se coucher. Il enfouit ses pieds dans la boue chaude pour se calmer, réfléchit aux vacances à venir, il voudrait visiter le Portugal ou la Sardaigne, il en rêve depuis des années, n'a jamais franchi le cap, si Denise est d'accord. Il se sent déjà mieux, appuie son oreille sur la paume de sa main sur la terre gorgée d'eau, vibrante, écoute les fourmis étendre leurs galeries, les racines pousser, courir sous le bitume de la rue jusqu'aux jardins suivants, aux autres rues jusqu'à la forêt, l'autoroute et la grande ville qui l'attend demain. Demain. Il penche la tête en arrière, regarde les étoiles, qui ressemblent aux petits gravillons blancs qui parsèment son trou, sourit, elles n'ont pas cette beauté dans les grandes villes, les étoiles. Il se roule en boule, imagine la taupe dans son nid. Les taupes dorment-elles dans des nids ?

- Non mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Un écran lumineux l'oblige à mettre ses mains en visière. Il fait grand jour. La lumière laisse pénétrer les contours, les matières et les couleurs, le monde se remet en place. Sa femme se tient là, immense, les bras s'agitant en angle autour d'elle, pendant que lui se déroule.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est quoi ce chantier ?

- Je, j'ai cru, j'ai entendu une taupe.

- Mais qu'est-ce que tu racontes ?

- Et si on allait au Portugal cette année ?

Elle croise les bras, la bouche serrée, décroise les bras.

- Je vais te chercher l'escabeau.

3ÈME PRIX EX AEQUO

LAHCEN

PAULINE DEPRET

Lahcen a l'impression d'avoir toujours vécu dans cette cité du Nord. Là où les briques rouges, entassées, laissent peu de place aux rêves. Entre nous, on l'appelle vieille branche. Parce qu'il a toujours eu ce rôle fédérateur Lahcen ; comme si on était des étourneaux qui cherchaient à quitter le nid. Et lui, le rameau sur lequel a été construit ce nid. Il fait partie des murs, des platanes environnants, du morceau de ciel au-dessus de nos têtes. Pourtant, Lahcen est ce qu'on appelle un Vieil Arabe.

Il était arrivé en France dans les années soixante, muni de sa valise trop vide et de l'espoir d'attraper le prochain avion pour revenir au pays, avec un bagage plus lourd. Lahcen avait été pris d'un frisson en entendant le *Venez en France, les mines du Nord cherchent de la main d'œuvre ; logement et bons repas assurés !* de la radio, malgré une fréquence difficile à déchiffrer. Et il sentait que le message était de Dieu et qu'il s'adressait directement à son cœur à lui. Au jeune marocain ambitieux déjà père de famille. Seulement, les maigres économies de Lahcen et d'Eugé sa belle femme ne leur permettaient pas de vivre le french dream en famille — l'expression était de l'oncle de Lahcen qui se prétendait Américain depuis qu'il avait dégusté un Big Mac dans un McDonald. Alors Lahcen partirait seul, et Eugé et les enfants le rejoindraient.

Le vieux Lahcen parlait souvent de son départ dont il se souvenait avec précision et en soufflant très fort. Il avait plié quelques vêtements qui ne prenaient pas trop de place dans sa valise. De toute façon, elle ne fermait pas vraiment. Et puis, il ne possédait rien qui puisse la remplir davantage. Dans le taxi en direction du grand aéroport d'Agadir, Lahcen se laissait bercer par les nids de poule. Ça lui rappelait la mer. Les deux enfants avachis sur la banquette arrière, G. et P., semblaient s'écrouler un peu plus à chaque feu rouge, comme si leurs os ne les (sup)portaient plus. Le départ de leur père était un fardeau qui prenait beaucoup de place sur les sièges du taxi et qui serrait les petits êtres. Ces passagers restaient muets et concentrés. Lahcen prenait son courage à deux mains et à tout son corps et il répétait *AlQakoum Aan Qarib ya Atfal*, ce qui est une promesse de les faire venir au plus vite en France, dans leur nouvelle maison.

Mais pour le moment, le chauffeur avait pour ordre de les reconduire auprès de leur mère après l'aéroport. Quant à Eugé, elle ne pouvait pas monter dans ce taxi pour deux raisons 1) elle ne sentait pas assez de force dans ses entrailles pour assister au départ de Lahcen, car elle l'aimait quand même et 2) ses jambes ne la portaient déjà plus. Depuis quelques semaines, Eugé n'était plus *Shems*, le soleil du village. Elle étouffait entre ses poumons. Quelque chose s'installait en elle, lui rongerait l'être avec gourmandise. Le médecin à côté de la maison n'arrivait pas à l'identifier ; il se souvenait juste d'un roman dans lequel l'héroïne avait un nénuphar qui poussait dans le poumon et peut-être que c'était ça c'était sa seule explication.

Alors elle avait dit à Lahcen *prends mon coeur avec toi, je garde les battements.*

Leur français était approximatif, parce que leur oncle connaissait

beaucoup de langues et parfois il les mélangeait. Une pâte à modeler linguistique. Lahcen ne ressentait pas la peur. L'envie d'un sandwich triangle, l'impatience, l'odeur du tabac à chiquer et de la sueur, mais pas la peur. Assis trop à l'étroit sur le siège d'un avion bondé, il se demandait si tous ces gens allaient en France vivre le *french dream* eux aussi.

Lahcen raconte souvent son arrivée à Calais. Toujours en respirant trop fort.

Tout était plat et bétonné. Dans le hall au bas plafond, il ne fallait pas se cogner. Les voyageurs se bouscuaient et sifflaient entre leurs dents. Comme s'ils étaient pressés d'aller nulle part. Ils couraient, sans personne pour les poursuivre et les arrêter comme dans les films qu'on pouvait regarder à la télévision. Lahcen trouvait ça étrange, puis s'en détachait rapidement. Il cherchait le bus 147 qui devait l'emmener à cinq kilomètres de là, dans un endroit où tout le monde avait sa place. *Mon oncle l'avait dit.*

Il avait été déposé près d'un grand bâtiment métallique qui reflétait un ciel bleu-sombre. Lahcen avait déjà rencontré ce bleu-sombre sur un tableau de Van Gogh dans une église ; ça lui faisait froid dans le dos. Le hangar abandonné était occupé par au moins mille personnes. Il reposait sur des débris de pièces en fer, en fonte ou en acier inutilisable. Mais Lahcen ne ressentait toujours pas la peur. Il s'enfonçait dans la jungle sans se retourner, mais en pénétrant chaque regard. Plus personne ne parlait ; tout le monde respirait fort là aussi. Un homme se dressait face à lui, colossal, mains dans les poches. Il portait une chaussure blanche au pied droit et rien au pied gauche. Lahcen avait compris que cet homme serait son ange gardien ; son agressivité formait une aura autour de lui qui faisait frémir son corps. Il ressentait ça, quand Dieu le convoquait, par intermédiaire. Sans parler (la même langue), ils s'étaient compris et Lahcen ne pourrait jamais expliquer ces choses-là. Comme dans les tableaux qui représentent les membres des familles royales à la Renaissance, il s'était fait une place ancrée entre les chaises renversées, les morceaux de couvertures arrachés et les bâches bleues.

La Lande de Calais, c'était une famille à rallonge.

Mais on parle pas de ça, parce que je ne sais pas s'ils sont morts, et comme ça se fait pas de raconter les morts, je passe à la suite de l'histoire.

Il avait fini par trouver les mines du Nord dont la radio lui avait parlé. Lahcen s'était présenté au BUREAU DE DIRECTION, il avait répondu *Bonjour je m'appelle Lahcen et Dieu m'a dit de venir chercher un logement et des repas assurés ici* et le directeur avait accepté. Lahcen partageait une maison de deux étages avec une famille de Polonais dont il ne se souvient plus *des gueules*. Elle n'était jamais chauffée, ni propre. Comme sa toile grise, qu'il portait en toutes saisons. Quand il en parle, on lève les yeux au ciel, parce qu'on ne sait jamais si le vieux dit la vérité ou s'il raconte une histoire.

Il fallait se lever à quatre heures, être devant la fosse à quatre heures et demie.

Il fallait s'installer dans la berline, Hue à la viande ! puis descendre à huit cents mètres sous terre. Et il faisait très chaud dans le labyrinthe des galeries.

Il fallait abattre le charbon comme Lahcen était haveur pendant que les p'tits galibots qui lui faisaient mal au cœur traînaient les wagons jusqu'aux puits.

Il fallait se laver dans une grande bassine commune à la maisonnée pour se débarrasser du charbon, des poux, des douleurs de la journée, des morts. *La mine tuait encore lentement à cette époque.*

Mais Lahcen ne ressentait pas la peur. Son cœur réfléchissait trop pour avoir peur. Il pensait beaucoup à Eugé ; elle qui ne sentait plus ses jambes à son départ ne pouvait même plus utiliser ses bras pour répondre à ses lettres. G. et P., dont l'écriture grandissait, évoquaient le nénuphar qui allait bientôt sortir du corps de leur mère. Elle mourra pourtant quelques années plus tard et au boulot Lahcen, qui devenait le vieux Lahcen, n'avait pu être remplacé que deux jours pour se rendre aux funérailles. Là, il avait retrouvé G. et P. qui n'avaient plus rien des gamins en short qu'il avait abandonnés un jour sec et aride à l'aéroport d'Agadir. Loin des p'tits galibots que Lahcen voyait s'éteindre dans la mine, ses enfants étaient devenus de jeunes hommes propres et droits. Ils ne souhaitaient pas vivre en France et fâner comme ceux que Lahcen évoquait dans ses lettres. Leur vie s'installait ici, dans le petit village où ils étaient déjà presque mariés et adultes. Cette fois, c'était à eux de promettre. *Naaiduk bi'anana sanati liruyatik*

Promis, papa, on viendra te voir.

Seulement, ça fait quarante ans que nous ne sommes plus dans les années soixante. Lahcen ne se donnait plus à la mine, c'était interdit depuis un bout de temps. Il avait vu de grands immeubles être montés dans la cité, comme une chantilly trop lourde sur un gâteau immangeable. Et personne n'avait jamais rencontré les deux fils du vieux. Tous les matins, on peut l'apercevoir effectuer un étrange rituel, lorsque les premiers rayons du soleil se reflètent sur les carreaux crasseux de sa bicoque. Il apparaît. Lentement. Comme un messie. Comme une Providence. Il s'avance sur le pas de sa porte, tire à lui la chaise blanche posée sous le préau de sa maison. Chaque geste compte autour de cet autel en plastique. Il ferme les yeux, pendant quelques minutes, marmonne certainement des injures parce qu'il est abîmé Lahcen.

Et un jour, on s'est dit T'as vu la vieille branche ce matin ? Sa chaise blanche est restée vide.

L'enterrement de Lahcen était annoncé à neuf heures, le mardi d'après, à la

mosquée Badr de Calais. Sur le faire-part de décès déposé dans nos boîtes aux lettres, les prénoms de ses enfants étaient écrits en toutes lettres pour la première fois. Ils se souvenaient donc de l'existence de leur père une fois qu'il n'existait plus. Lahcen avait pourri avec patience, attendant que les deux fils viennent lui dire Salut papa dans une cité minière désaffectée dans le Nord d'un autre pays. Les kilomètres d'abord, puis le silence, et la résignation, avaient battu le vieux Lahcen qui était pourtant têtue.

On est tous à la mosquée : Luc, Momo, Madame K., les enfants de l'école dans laquelle Lahcen racontait ses histoires, moi, toute la cité. Deux sièges sont réservés et vides, ceux de G. et P.

Et là, à la fin de la cérémonie, comme un fantôme, Lahcen apparaît de derrière l'estrade. Plus mort que vivant. Tout le monde respire fort. Je crois qu'une femme a fait un malaise dans le fond de la salle. Il explique qu'il avait manigancé son faux-enterrement pour faire venir ses fils du Maroc, comme une pièce de théâtre. Tout est réuni : le metteur en scène, la scène, le public ; mais pas les comédiens principaux. Il fallait le voir pour le croire ; ses yeux qui brillaient avant comme des talismans se sont mis à clignoter, comme une ampoule fatiguée. Ils se sont éteints et on a tous compris que plus rien ne pourrait les rallumer.

Depuis, Lahcen est vraiment mort chaque matin sur sa chaise en plastique. Il ne bouge plus et personne n'ose l'interrompre. Parce qu'il attend ici, Lahcen s'enracine dans le sol de la cité. Ses jambes lourdes et son cœur ne le portent plus. Il s'accroche

pour ne pas partir

à l'espoir de voir ses fils arriver à cette adresse qui est la sienne depuis si longtemps. Parfois, si on le regarde à l'aube, on a l'impression qu'il n'est plus tout à fait humain, qu'il est devenu autre chose de plus durable et de moins difficile à vivre.

La vieille branche est devenue racine.

3ÈME PRIX EX AEQUO

RACINES

NINA THIRION-ABAD

Il lui avait palpé le bas du ventre avec ses grandes mains froides. Là, vous avez mal ? Elle n'avait pas pu réprimer son gémissement de douleur quand les trois doigts de l'homme s'étaient enfoncés dans sa chair. Oui. Il avait appuyé à nouveau, un peu à gauche. Et là ? Oui. Elle était allongée sur le canapé, les bras le long du corps, t-shirt relevé juste au-dessus de sa poitrine et pantalon descendu à la limite de son pubis. Son cœur battait à toute allure, mais elle avait pris un air calme et détaché et avait détourné le regard pour ne pas voir ces mains velues sur son corps à demi nu. À travers la fenêtre, la lune l'observait de son œil rond réconfortant et semblait dire : "Ne t'en fais pas, tout va bien se passer." L'astre lumineux veillait.

Il avait dit je vais regarder s'il n'y a pas de grossesse et elle avait dit avec un sourire incontrôlé où normalement non mais il avait répondu froidement. Ça, c'est moi qui vais vous le dire. Son sang s'était glacé. Si elle n'avait pas été tétanisée, elle aurait ri, elle lui aurait dit que de toute façon ça faisait des années qu'elle avait pas couché avec qui que ce soit et encore moins avec un garçon donc il y avait peu de chances. Mais elle s'était tue et il avait continué à la palper. Il avait demandé vous avez pris quelque chose pour la douleur ? et elle avait dit que oui, elle avait pris un doliprane mille mais ça lui avait rien fait et il avait dit les dolipranes ça marche pour une douleur de un à quatre, vous sur une échelle de un à dix vous diriez que vous êtes à combien ? Sept. Elle avait dit sept sans réfléchir, instinctivement, parce que son cœur, son corps, lui avaient dit qu'une telle douleur devait être au moins à sept sur une échelle de un à dix. Il avait répété sept ! avec un rictus, en levant le sourcil d'un air méprisant comme on dit "rien que ça..." Alors elle avait eu envie de pleurer mais au lieu de ça elle avait recommencé à regarder la lune toute ronde et toute douce qui brillait dans le ciel noir. La lune veillait toujours. Il lui avait demandé de décrire sa douleur en trois mots et elle avait voulu dire c'est comme s'il y avait quelque chose dans mon ventre qui essayait de m'arracher de l'intérieur. Mais à la place elle avait dit transperçante, irradiante, insupportable. Il avait noté ces trois mots dans son carnet de docteur sans qu'elle comprenne vraiment quel intérêt ça pouvait avoir et il avait commencé à fouiller dans sa sacoche en cuir noir pour en sortir une ordonnance sur laquelle il avait griffonné quelques hiéroglyphes. Et puis il avait pris le chèque qu'elle lui tendait et était parti en disant bon bah c'est pas une grossesse hein, faites-vous une petite bouillotte, une tisane bien chaude et vous verrez ça ira mieux.

Elle s'était sentie tellement seule dans son appartement tout vide.

Ça faisait trois ans qu'elle avait emménagé dans cet appartement. Cinquième sans ascenseur. Elle avait un peu hésité, au début, et puis elle s'était dit que c'était le prix à payer si elle voulait un balcon. Au-dessus, c'était les chambres de bonnes : sous les toits et deux, trois vélux comme unique source de lumière. En-dessous, aucun des appartements n'avait eu droit à son espace

extérieur. Elle s'était tout de suite projetée. Le balcon serait son jardin, elle y mettrait des fleurs en tous genres et de toutes les couleurs, des arbres et arbustes, des plantes grimpantes et retombantes qui viendraient encadrer ses fenêtres et habiller la pierre grise. Et au centre, elle mettrait une table et une chaise pour lire ou prendre son thé. Ce serait son coin à elle, sa broussaille colossale, son jardin de la rue Plumet, et elle chouchouterait chacune de ses fleurs, chacun de ses arbustes, comme un enfant sorti de ses entrailles.

Mais l'illusion s'était vite estompée et, au bout de quelques mois, elle avait dû se rendre à l'évidence : le balcon était exposé plein nord et la lumière ne l'atteignait presque jamais. Les plantes ne poussaient pas. Aussitôt mises en terre, elles laissaient tristement retomber leurs feuilles devenues marron foncé. Une fois, une fougère avait tenu près de deux semaines et déjà elle s'était imaginée dans son petit champ de mousses, son sous-bois rien qu'à elle. Mais, à son tour, la fougère avait fané. Depuis, elle n'utilisait son balcon que la nuit. Dans l'obscurité, au moins, elle ne voyait pas les moisissures noires qui tapissaient le sol et les murs, les mêmes qui grimpent aux pierres tombales blanches des cimetières. Là aussi, tout était mort.

Elle ne se souvient plus de quand ont commencé les douleurs, cette fois. Il y a trois jours ? Quatre ? La toute première fois, c'était arrivé en pleine journée, ça elle s'en souvient. Au début, la douleur était à peine perceptible, comme une nausée dans le bas du ventre. Deux sur dix. Puis, peu à peu, la nausée s'était transformée en pincement, un pincement infime, juste assez douloureux et désagréable pour qu'elle y pense tout le temps. Quatre sur dix. Et le pincement s'était étendu jusqu'à ses lombaires et au sommet de ses cuisses, jusqu'à ce qu'elle ne soit presque plus en mesure de marcher. Les jours suivants, on avait échangé son corps avec celui d'une vieille femme qui se déplaçait courbée en se tenant le bas du dos pour ne pas se briser. Six sur dix. Ça avait duré sept jours et sept nuits.

Les fois suivantes se confondent dans son esprit. La plupart du temps, la douleur la tirait pendant des jours et elle la supportait sans broncher jusqu'à ce que la fatigue et l'impuissance fassent couler ses larmes. Alors, au bout de sept jours et sept nuits, la douleur disparaissait aussi simplement qu'elle était apparue, sans prévenir. Mais, parfois, il arrivait que la douleur la réveille la nuit. Le pincement devenait un écartèlement que rien ne pouvait atténuer. Elle avait vite compris que les médicaments ne l'aideraient pas. Elle avait tenté de mettre du chaud, du froid, d'appuyer sur son ventre comme on fait quand on a un point de côté ou de plier ses genoux entre ses bras comme un fœtus mais rien n'y faisait, si bien qu'elle se demandait parfois si sa souffrance était réelle ou si elle répondait à quelque puissance supérieure contre laquelle il lui était impossible de lutter.

Une nuit, elle avait appelé un médecin et s'était sentie si humiliée qu'elle préférerait désormais agoniser seule. Mais ce soir, alors qu'elle sent son mal lui arracher les entrailles, elle pense que c'est injuste de mourir seule parce qu'un homme n'a pas voulu croire à sa douleur de femme.

Elle descend de son lit, trop mou pour lui soutenir les lombaires et les reins, et se replie sur elle-même à même le sol. Un filet de salive coule lentement à la commissure de ses lèvres sans qu'elle ait la force de le retenir. Elle se sent pitoyable, ainsi roulée en boule, à baver comme une bête de trait. Si on la voyait... Mais personne ne la verra. Elle n'a personne à appeler à l'aide et si on la trouve un jour, ce sera seulement parce que l'odeur de son corps en décomposition aura alerté les voisins. Alors elle serre les dents et les paupières et attend que ça passe, en poussant de temps à autre de longs gémissements de désespoir.

Si elle pouvait se lever, elle irait à la cuisine et prendrait le grand couteau allongé, qui sert à éviscérer les poissons et à lever les filets. Elle glisserait la lame dans son pelvis, suivrait la ligne dessinée entre son dernier bourrelet et son pubis. Couper ici. Et elle écarterait la plaie avec ses ongles pour en extirper la douleur qui l'habite. Ça irait tellement mieux, tellement mieux. Mais elle ne peut pas se lever. Elle n'a même plus la force de pleurer ou de penser. Il n'y a plus de mots pour décrire la douleur qui la déchire, plus de chiffres.

Le temps s'est arrêté ; la douleur a englouti l'univers.

Plus tard, la lune a tourné dans le ciel et baigne la pièce de sa lueur pâle. Le monde a continué de tourner sans se soucier de sa souffrance. Elle ne bouge toujours pas. Quand, enfin, elle trouve l'énergie de penser, elle cherche le courage de se lever. Chercher une solution à sa douleur. À tout prix. Elle s'accroche de toutes ses forces à la lumière de la lune et s'y agrippe comme à une corde pour se redresser. Depuis quand veille-t-elle ? Elle vient seulement de remarquer son œil rond qui la regarde, bienveillant. L'espace d'un instant, elle oublie les poignards qui la transpercent en dedans et laisse son corps flotter dans le halo argenté. Elle est debout. Sa peau et sa chemise de nuit en soie blanche se détachent de la pièce en clair-obscur. Sur les pans inférieurs de sa robe se forme une auréole noire. On dirait du sang. Le liquide sombre serpente le long de ses jambes, épais comme la sève qui dégouline sur l'écorce des arbres, colle aux poils de ses mollets, ses cuisses, son pubis. Elle caresse le flot du bout de ses doigts, remonte le long des canaux pour en trouver la provenance. C'est là, entre ses lèvres, que naît le fleuve. Elle y glisse doucement ses doigts fins. Alors, ses doigts rencontrent une boule, un tout petit bouton qui remue quelque chose dans son ventre quand elle le touche. Elle regarde avec stupeur le bouton qui sort à peine d'elle, juste assez pour

qu'elle en aperçoive la tête. Le bulbe qu'elle tient entre son pouce et son index ressemble à un bourgeon, tout vert. Elle sent un gargouillement douloureux dans son pelvis alors qu'elle le tire pour mieux le voir. Un bourgeon maintenu par une tige souple, épaisse comme l'auriculaire, qui se déroule sans résister. Elle tire encore. La douleur l'assaille de plus belle et le bas de son ventre se met à gigoter, à onduler en remous inégaux tandis qu'elle déroule lentement le long serpent qui vit en elle. Elle se sent nauséuse. Elle croit sentir ses organes se déplacer mais elle refuse de s'arrêter. Il faut qu'elle sorte cette chose de son corps pour que la douleur cesse enfin. La tige se déroule inlassablement pour s'enrouler à nouveau à ses pieds, dans un bain de sève noire. Parfois, elle rencontre une faible résistance et une feuille ou un bourgeon émerge à son tour. Elle tire sans relâche, un mètre, deux, inspire et expire longuement pour tenter d'atténuer sa souffrance.

Soudain, le déroulement s'arrête net. La tige s'est entièrement déployée et elle sent ses mille racines s'agripper à son corps. La plante se cramponne à sa génitrice. Si elle tire encore, elle s'arrachera de l'intérieur. Il faut couper le cordon.

Un nuage masque la lune. Coupe la branche et la plante repoussera, plus belle, plus vigoureuse. Lorsque l'œil réapparaît dans le ciel, elle sait. Elle sait qu'elle doit extraire les racines.

Elle tire de toutes ses forces sur la tige en hurlant de douleur. Déjà elle sent les racines se détacher comme des milliers de câbles qui cèdent. Mais elle tire à nouveau. Les larmes qui ruissellent sur ses joues rejoignent les branches et les feuillages qui gisent à ses pieds. Ses genoux vont bientôt se dérober sous le poids de sa souffrance. En un dernier hurlement à faire trembler les vitres, elle arrache les racines qui résistent encore et s'écroule dans une mare de sève et de sang.

La douleur a cessé. Là où ses larmes sont tombées, les bourgeons ont éclos et découvrent de larges pétales rouges. Rouge sang, rouges de son sang. Les fleurs ressemblent à des pivoinies ; celles-ci dureront pour toujours. Elle prend délicatement la plante dans ses bras et la porte jusqu'au balcon, ses têtes fleuries posées sur le creux de son coude pour ne pas les briser. Peut-être qu'elle les berce, leur fredonne une comptine. Dans un grand pot de terre cuite et sous l'œil maternel de la lune, elle creuse un trou et y enterre les racines.

Chaque jour, les fleurs se refermaient. Chaque nuit, elles s'épanouissaient et s'offraient tout entières à la lune décroissante, croissante. La tige grimpaît le

long de la pierre froide et déposait ses fleurs vermeil tout autour des grandes fenêtres de son appartement. Elle passait toutes ses nuits à contempler leur croissance. Tous les mois, la nausée reprenait, puis les pincements, puis l'écartèlement et les coups de poignard. Et lorsque l'oeil blanc de la lune brillait dans le ciel obscur, elle arrachait les racines de ses entrailles et les mettait en terre en les arrosant de ses larmes. Peu à peu, nourri de sa souffrance, son jardin prenait forme, plus vert, plus rouge que jamais. C'était sa fierté, son éden rien qu'à elle. Car n'était-il pas bon, tout compte fait, d'enfanter dans la douleur ?

**REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY
DU CONCOURS DE NOUVELLES 2023 :**

FERROUDJA ALLOUACHE
CHLOÉ BERTAUD
RONAN DARGENT
JEAN-PHILIPPE DEQUIN
BRIGITTE DUJARDIN
DENIS GAUTHEYRIE
SYLVIE GONZALEZ
LAURENCE HALLOUIN
THIERRY KIEFER
SVITLANA KOVALOVA
LUDOVIC MAILLARD
FATIMA ZENATI

COORDINATION DU CONCOURS DE NOUVELLES : ALISA RAKUL